

**vendredi**

3 FEVRIER

CINQ COLONNES  
A LA UNE

20 h 30 Chaîne **1**

*A Cinq colonnes cette semaine, il n'y a pas de Livre Blanc. Mais il y a une séquence assez étonnante — et qui dure 65 minutes — sur la guerre d'Indochine. Encore, oui ! Mais c'est Pierre Schoendoerffer, ancien correspondant de guerre, ancien de Dien Bien Phu, le cinéaste de la 317<sup>e</sup> section — cet admirable film sur la guerre d'Indochine, la précédente, la nôtre — qui a réalisé cette séquence. Il a passé dix semaines avec une unité de combat américaine. Jean Collet est allé le voir à son retour et lui a posé les questions... que vous lui auriez sans doute posées vous-même.*

— Quand j'ai eu fini **Objectif 500 millions** qui était un film de fiction, j'ai éprouvé le besoin de revenir à la réalité. Je voulais voir ce qu'était devenu le Viet-Nam depuis dix ans. L'ORTF m'a confié ce reportage et m'a laissé jusqu'ici une liberté totale.

» J'ai pensé d'abord à le tourner du côté du Vietcong. Je n'ai pas pu. Alors je suis allé à Washington. On m'a donné le feu vert.

● **Au départ, vous aviez une idée sur cette guerre. Laquelle ?**

— C'est que nous ne connaissons pas les Américains. Nous connaissons leurs décisions stratégiques et politiques. On les juge sur cette guerre, moralement. On les condamne et je participe à cette condamnation. Cela dit, qui sont les gens qu'on envoie faire cette guerre ? Comment la font-ils ? Ça, on ne l'avait jamais traité.

» A Saïgon, j'ai choisi une unité. Pas les Marines, c'est l'armée de métier. La 1<sup>ère</sup> division de cavalerie, parce qu'il y a beaucoup d'appelés. J'ai vécu avec une section commandée par un Noir. (Ce qui m'a donné quelques aperçus sur le problème des droits civiques). J'avais avec moi un opérateur, Dominique Merlin, et un ingénieur du son, eurasien, Raymond Adam.

● **Vous étiez en opération avec cette unité ?**

— Oui, nuit et jour. La nuit, on se réfugie dans des périmètres de sécurité. Le jour, ils cherchent

Ancien  
de Dien-Bien Phu,  
Pierre Shoendoerffer  
a suivi  
pendant deux mois  
une section  
américaine  
au Viet-Nam

le Vietcong. C'est une guerre moins violente qu'on le pense en France en lisant les journaux, moins passionnelle que la nôtre il y dix ans, plus abstraite ; les Américains n'ont aucun contact avec la population.

● **Les soldats de cette unité, d'où venaient-ils ?**

— Surtout du Sud des Etats-Unis. Ce sont des jeunes paysans, très frustrés. Ils forment une infanterie redoutable.

● **Vous croyez que cette section représente toute l'armée américaine ?**

— Je le crois.

● **Comment le Vietcong peut-il tenir contre cette infanterie redoutable ?**

— Actuellement, il est passé à l'esquive. Il ne cherche pas les coups. Depuis un an, il est sur une phase défensive. C'est la stratégie classique de toute guerre révolutionnaire.

● **Croyez-vous que tout le pays est avec le Vietcong ?**

— Les cadres anticommunistes vietnamiens ne sont pas là-bas. Ils sont en France. L'armée américaine est un corps totalement étranger à ce pays. Or, les Vietnamiens ne peuvent plus supporter un corps étranger. Ils en ont marre. Fondamentalement, toute la population est avec le Vietcong. Les Américains arriveront peut-être — Je dis bien peut-

Anderson, c'est le chef de la section que Pierre Schoendoerffer a suivie pendant deux mois. Anderson sort de West-Point, le Saint-Cyr américain, tous ses soldats lui disent : Sir.



être — à casser le corps de la bataille du Vietcong. Ils n'empêcheront jamais qu'un Vietnamien leur balance une grenade dans la g...un jour.

● Est-ce que les soldats américains s'en rendent compte ?

— Non. L'armée est un bloc qui ne doit pas se mêler à la politique intérieure du pays. On peut poser ou reprendre ce bloc du jour au lendemain. Il n'y aura pas un militaire américain pour dire comme les Français : « On ne nous a pas laissé gagner notre guerre ». L'objectif n'est même pas de gagner la guerre. Elle sera gagnée par les Vietnamiens.

● Comment alors les soldats peuvent-ils la faire ?

— Ce sont des gens très simples. Pour eux, le communisme, c'est le diable contre lequel ils font une croisade. Chaque Américain se sent très puissant. Il a la bonne conscience du cow-boy qui s'installait chez les Indiens, qui labourait, qui disait : « Je suis chez moi » et qui tirait sur l'Indien. Les soldats ont une grande confiance dans la politique de leur gouvernement.

● Et au niveau supérieur ?

— Le Vietnam ne les intéresse pas. C'est un abcès de fixation destiné à viser la Chine d'une part, et, d'autre part, à montrer la force dont on ne veut pas user en Amérique du Sud. Maintenant,

ils sont embarqués. Ils ne veulent pas perdre la face. Ce qui est effrayant, inhumain, c'est que pour les Américains, le Vietnam est un terrain de manœuvre.

» Nous, Français, on se battait pour de mauvaises raisons. Mais elles étaient au niveau du pays parce que ce pays, charnellement, nous appartient un peu. D'ailleurs, pour les Vietnamiens, la fin de la guerre d'Indochine a été un déchirement. Voulé certes. Mais un déchirement. Ho-Chi-Minh c'est d'abord un vieux socialiste français.

● Est-ce que cette guerre est plus violente que la guerre d'Indochine ?

— Non, elle est moins brutale. Je n'ai pas vu d'interrogatoires poussés d'une manière malhonnête pas de torture. Les Américains ont l'impression d'avoir le temps. Ils sont là pour dix ans. C'est assez terrifiant.

» Cela dit, c'est pour les Américains une guerre moins meurtrière, moins dangereuse. Je me rappelle — en retrouvant parfois le décor d'il y a dix ans — la bouffée d'angoisse quand on partait en colonne avec des parachutistes ou la légion. On sentait qu'on pouvait être rayé de la carte, se dissoudre dans la jungle. Jamais, je n'ai eu cette impression avec les Américains, jamais.

Propos recueillis par Jean COLLET.